



ENTRETIEN AVEC CARLOS MORENO

Se mettre dans les souliers des plus démunis

Carlos Moreno est andalousien de naissance mais bolivien d'adoption. Agé de 57 ans, il a vécu durant 13 ans auprès de 4 pères escolapes. *La Bolivie-nous relate Carlos- m'a fait renaître. "Ce que je vis, je le vis avec mon cœur ; parfois je deviens intransigeant dans mes convictions, surtout quand je vais en Europe. C'est que la Bolivie m'énergise, je vis la Bolivie dans son intégralité et c'est ce qui est très intense pour moi.* Cette expérience si profonde a commencé lorsque l'Andalousie a envoyé les premiers pères escolapes en Bolivie.

Tu te sens bolivien maintenant ?

Bolivien...oui. Chaque fois que je vais en Europe je me sens perdu et désorienté, dans tous les sens du mot. Mais ce n'est pas ce que je ressens, c'est ce que je vis, et je vis la Bolivie.

Qu'est-ce qui est le plus difficile?

Premièrement, ça me coûte de laisser la Bolivie. Quand je retourne en Europe, l'indifférence et l'égoïsme que je rencontre me choquent énormément. Je sens qu'il y a un manque de solidarité..., le niveau de vie exagérément élevé me choque en comparaison avec la réalité dans laquelle je me trouve.

Où vis-tu en ce moment?

Je vis à Cochabamba dans la maison de formation. Nos œuvres sont à Cocapata et Anzaldo qui sont des communautés villageoises pauvres où il y a des besoins criants en matière de santé, d'alimentation, d'éducation...

Quel est ton travail ou ton Ministère?

Je suis le formateur et assistant du viceprovincial. Également j'accompagne des laïques boliviens. Je suis l'économe de la congrégation et j'ai un travail qui

m'aide à m'intégrer davantage en Bolivie : je suis en quelque sorte un conseiller de l'Archevêque de Cochabamba, Msg. Tito Solari. Cette fonction me permet de vivre très intensément tous les événements qui surviennent dans le pays.

Racontes-nous au sujet des événements entourant la guerre de l'eau...

Depuis quelques années une multinationale a tenté de négocier le prix de l'eau de la ville de Cochabamba en augmentant exagérément les coûts de l'approvisionnement en eau, ce qui a engendré une sorte « de révolte » au sein des citoyens. Il a été décidé d'expulser la multinationale. Depuis l'année 2000 nous sommes engagés dans cette lutte active que nous appelons la « guerre de l'eau ». Je dis bien, « nous sommes » puisque je suis également le président de la Conférence bolivienne des Religieux et Religieuses de Cochabamba, et en tant que religieux nous participons d'une façon ou d'une autre à cette « guerre ». C'est donc pendant un moment d'agitation intense dans la ville que Msg. Tito m'a demandé de l'accompagner et c'est ce que j'ai fait jusqu'à présent. Depuis la « guerre de l'eau » nous avons formé la commission des conflits à qui incombe la responsabilité de développer des analyses politiques et sociales dans le but d'intervenir en tant qu'archevêché, représentant de l'Église.

Et de quels genres de conflits?

De tous les types. Conflits entre voisins, entre secteurs sociaux, entre les producteurs de coca et le gouvernement, avec la mairie, les autochtones... Nous essayons de favoriser le dialogue, de servir de médiateur. Mais surtout nous les écoutons et les accompagnons. Cela m'a permis de développer un contact privilégié avec tous les acteurs sociaux et politiques du pays.

Par conséquent j'imagine que l'Église locale, au moins, est bien perçue

Oui, l'Église a beaucoup de prestige. C'est l'institution qui dispose de la plus grande crédibilité au pays et plus particulièrement l'Église de Cochabamba en raison de la sensibilité sociale de notre archevêque, Msg. Tito.

Tu as le temps de t'occuper pleinement des étudiants avec tout ce travail ?

Cela dépend du point de vue. Disons que chacun a son propre style. Lorsque nous parlons d'accompagnement, certains formateurs disent que les aspirants se plaignent quand nous ne sommes pas présents. Au contraire, « les miens »,

valorisent le fait que je ne sois pas constamment derrière eux et que je leur donne confiance et liberté. Ce qui ne signifie pas que je les laisse seuls. Je crois que mes absences du centre de formation ne sont pas fortuites : ils savent exactement où je me trouve et qu'est-ce que je fais. C'est une façon de les motiver à ce qu'eux aussi s'impliquent et qu'ils s'engagent envers le pays. Nous sommes sortis dans les rues, avons protesté, nous nous sommes positionnés clairement du côté des plus défavorisés et tout cela a découlé de la formation. Sont passés par la maison de formation, leaders sociaux et villageois avec lesquels les jeunes entretiennent des contacts. Ces derniers déjeunent avec nous et, parfois, je les encourage à s'adresser aux jeunes. Également Msg. Tito vient régulièrement à la maison. En plus, Adelio (Pagnini) m'accompagne souvent.

J'imagine que tous n'applaudissent pas ce genre d'engagement ?

Effectivement, non. Nous avons eu des conflits et continuons d'avoir des conflits avec les autorités et quelques journaux à scandales. Ils m'ont dit que je devrais quitter le pays ou me consacrer à l'Église, mais comme nous sommes très reconnus au niveau social, ils nous provoquent pour cela.

Parlons de la corruption

Lamentablement, il y énormément de corruption. Non seulement corruption politique; cela s'est étendu à toutes les couches de la société. On le voit comme étant quelque chose de normal qu'une personne qui dispose d'un minimum d'autorité commette des actes de corruption.

Et comment lutter contre cela?

Je crois que l'on doit lutter contre les inégalités sociales, contre l'exclusion qui sont des phénomènes qui engendrent la corruption. Il y a un mouvement social autochtone très fort en Bolivie qui cherche à s'insérer à la vie du pays en participant à la construction du pays. Cela est très important parce que ce mouvement va de l'avant et ce, même s'il en coûte de leur sang comme c'est le cas en ce moment. Toutefois ce n'est pas un fait isolé, vécu uniquement en Bolivie, je crois que c'est une réalité présente dans toute l'Amérique latine : une action lente mais effective. Alors tous ceux qui luttent contre la mort, luttent contre la corruption et pour la vie.

La Bolivie possède les conditions nécessaires pour sortir de la pauvreté ?

La Bolivie réunit toutes les conditions : la richesse économique, le gaz, le pétrole, les minéraux, les forêts, le tourisme...Le problème vient du fait que des multinationales aux visées expansionnistes et quelques riches font tant de mal aux pauvres. Grâce à Dieu les gens prennent conscience de la corruption et ont obtenu des démissions significatives de représentants politiques corrompus. C'est un avertissement important lancé aux multinationales.

Tu crois que les multinationales sentent l'avertissement?

Les grandes compagnies sont puissantes et derrière elles leurs pays d'origine, l'ambassade des Etats-Unis....mais nous avons expulsé une grande entreprise nationale durant la guerre de l'eau. Nous sommes parvenus à faire bouger les choses, à faire voter une loi qui ne joue pas pleinement en leur faveur. Ils ne perdent pas mais nous sommes très encouragés.

Tu t'es senti frustré ou impuissant?

Frustré non. Impuissant si, très souvent, et faible, presque toujours, et, parfois, lâche, mais content, heureux et remplis de l'énergie que te transmet le peuple bolivien.

Comment fais-tu pour transmettre tout cela dans ton discours ?

Il y a une présence constante de Dieu. Je suis en Bolivie. Je me consacre à ce Ministère, à la formation, à la commission des conflits, à la vie religieuse, animé par l'Esprit de la vie qui m'a conduit à la relation que j'entretiens avec Dieu. Cela ne signifie pas de passer toute la journée à développer ce thème, je veux dire penser à Dieu, Dieu...Dieu est ici, en moi, ici à l'intérieur et cela m'encourage et je le reconnais dans la vie, dans nos frères et dans l'ombre des hommes, des femmes et des enfants qui sont dans la misère et qui luttent pour vivre. C'est clair qu'il y a aussi un idéal politique et social et qu'évidemment je le possède et je l'ai toujours eu depuis ma jeunesse mais toujours à partir de la foi et animé par l'Esprit saint. Ce ne sont pas des mots. C'est une expérience profonde, très vitale.

Racontes-nous l'origine de ta vocation?

Je suis un ancien élève des escolapes, pratiquement de toute la vie puisque j'ai été interne à partir de l'âge de 8 ans jusqu'à 18 ans. À l'âge de 14 ans j'ai dit à mon père que je voulais devenir escolape et lui -qui était très engagé dans l'Église- m'a répondu que non, que quand je terminerais la préparatoire nous allions en reparler. C'est ainsi que ça s'est passé. Et à la fin de la préparatoire je suis allé au noviciat avec la bénédiction de mon père. Je sens que ma vocation a évolué. Je suis entré par les sentiments, par l'attachement que je portais aux prêtres escolapes...être escolape m'apparaissait quelque chose de naturel en plus de l'intérêt que je portais au travail qu'ils accomplissaient. Avec le temps ma vocation a pris une tangente plus sociale, un parti pris pour les pauvres, de lutter pour la vie, la liberté, l'égalité. La transformation de l'individu et de la société au moyen de l'éducation m'est apparue une évidence. Cela m'a amené à offrir mes services pour aller en Bolivie parce qu'en Espagne je ne me sentais pas accompli dans ce sens. Et je sens que la Bolivie m'a fait renaître.

Et qu'est-ce qui t'a attiré chez les prêtres escolapes au début de ta vocation ?

Disons que c'est le ministère. Dit d'une autre manière, je crois que ce qui m'a attiré c'est le travail qu'ils accomplissaient avec moi en tant qu'élève. Il y avait aussi le style de vie qu'ils avaient et qu'en plus je connaissais puisque j'avais un oncle escolape.

Tu continues de croire au style de vie comme un "appel" pour la vocation?

Evidemment. Le style de vie est fondamental. Figures-toi que nous sommes en Bolivie depuis 13 ans et nous avons ici plusieurs vocations et je crois que les escolapes sont connus pour leur engagement social et les deux œuvres que j'ai mentionné, à Cocapata et Anzaldo, qui sont des œuvres qui se consacrent aux pauvres. Il n'a pas de raison de se tromper. Parce que la direction est claire: ce n'est pas seulement « être » mais « comment c'est d'être ». Je crois que la proximité que nous avons avec les gens et le militantisme social sont attirants.

Donc tu crois qu'en Europe, au contraire de ce que tu nous a exprimé, il n'y a pas de vocation?

Assurément une des causes qui explique le manque de vocations, c'est le style de vie. Ce n'est pas un problème exclusif aux escolapes, je crois que c'est un problème de l'Église européenne en général. La conviction s'est perdue dans

l'engagement pour la vie et nous sommes peu attirants pour les jeunes. En plus, je crois qu'en Europe les gens sentent que l'Eglise est très loin d'eux. En Bolivie c'est différent parce c'est l'Église qui prend l'initiative d'être avec les gens et s'approprie la lutte du peuple.

Tu es en train de parler d'un engagement dans la foi et la justice ?

Exactement. C'est un des aspects sur lequel nous devons insister dans nos formations, ce qu'ont fait Jésus et Calasanz. Incarnons-nous comme Jésus et « mettons nous dans les souliers des plus démunis » comme notre cher Calasanz. C'est de cela que nous parlons.

(By Julio César Boffano)